

CONCOURS BLANC
NORBERT ÉLIAS, *LA SOCIÉTÉ DES INDIVIDUS*, 1939

RÉSUMÉ (/8)

(1) L'individu bénéficie d'une certaine latitude pour faire jouer le tissu social dans lequel il s'insère. En effet, lorsque les événements l'amènent à opter pour une voie, il influence parfois fortement les lignes de partage qui dessinent la société. (2) Toutefois, il se meut toujours dans un cadre, // et nul, ainsi, ne peut révolutionner la société dont il est issu : même le suzerain médiéval ne pouvait faire en sorte que la sienne ne soit plus féodale.

(3) Marquée par la confrontation continue entre le pouvoir des États et le pouvoir central, l'histoire des États-Unis est également éclairante. // (4) Contrairement à leurs homologues européens, les hommes d'État américains se sont sans cesse heurtés à la difficulté de renforcer la centralisation, difficulté tenant à la nature de la société dans laquelle ils œuvraient, et non à un éventuel défaut de stature.

(5) Certes, chacun jouit d'un champ d'// action personnel, et celui-ci fluctue selon les espaces-temps, la place occupée dans le groupe et la valeur individuelle. (6) Mais, jamais infini, il est le résultat d'un ordre social déterminé. (7) Finalement, le pouvoir n'est qu'une possibilité élargie d'agir sur autrui.

195 mots

(1) /1 pt ; (2) /1,5 pt ; (3) /1 pt ; (4) /1,5 pt ; (5) /1 pt ; (6) /1 pt ; (7) / 1pt

DISSERTATION (/12)

Rappel du sujet : « Il n'est pas d'individu, quelles que soient l'envergure de sa personnalité, la puissance de sa volonté, la pénétration de son intelligence, qui puisse briser la loi du réseau humain dont son action est issue et où elle s'inscrit ».

Analyse du sujet

– Affirmation qui se veut catégorique (pas d'exception possible) : aucun d'individu n'a un pouvoir tel qu'il pourrait « briser la loi du réseau humain », réseau dans lequel il est inséré > l'auteur nie ainsi une intuition tentante : certains hommes se distingueraient du commun et seraient ainsi capables d'agir de manière telle que leur action pourrait renverser, révolutionner, détruire, « briser » le réseau humain dont ils font partie.

– Or, c'est justement bien parce qu'ils font partie de ce « réseau humain » qu'ils ne peuvent le « briser », selon l'auteur. En effet, les individus vivent les uns avec les autres, ils sont interconnectés, et forment un « réseau », dont chacun n'est qu'une partie. Le terme « réseau » suggère bien cette idée de lien, d'entrelacement, d'entrecroisement complexe, qu'on ne peut alors librement défaire.

– Le réseau humain suit de ce fait une « loi », au sens presque physique du terme : malgré une certaine souplesse, il obéit à des principes supérieurs et nécessaires, qui dépassent la volonté individuelle. « La loi du réseau humain » s'impose ainsi à tous par sa force contraignante ; elle résiste même aux individualités les plus fortes.

– En effet, l'auteur rappelle que toute action individuelle est « issue » de ce réseau et s'y « inscrit » : non seulement nos initiatives sont déterminées par le groupe auquel nous appartenons, mais par ailleurs elles sont comprises dans ce réseau, et se mêlent ainsi à d'autres initiatives, qui ne sont pas les nôtres. Autrement dit, l'individu, parce qu'il est le produit de la société à laquelle il appartient et parce qu'il n'est pas le seul à décider et à agir au sein de cette société, n'est pas totalement maître de ses actions, loin de là.

– Certes, l’auteur reconnaît que certains individus pourraient être une partie plus importante que d’autres au sein de ce réseau, mais peu importe qu’ils se distinguent par des qualités éminentes et par leur détermination, cette partie n’est finalement qu’infime relativement au « tout » (que forme le réseau). Croire que le grand homme pourrait à lui seul changer en profondeur la nature du réseau humain dans lequel il est « pris » relève bel et bien d’une illusion pour Elias.

Questionnements et objections

Cela revient-il à dire que les individus, qui sont toujours « pris » dans un groupe humain comme dans un filet, n’y ont aucune marge ? La loi du réseau humain est-elle si inflexible ? Notons qu’Elias affirme l’impossibilité pour l’individu, quel qu’il soit, de « briser » cette loi : cela ne suppose-t-il pas qu’il peut contribuer à la faire du moins évoluer ?

Problématique

Ainsi, nous nous demanderons si les individus, en tant qu’ils appartiennent toujours à une communauté plus grande qu’eux, peuvent avoir une prise sur elle. En somme, ont-ils le pouvoir de faire évoluer la société dans laquelle ils vivent ?

Possibilité d’accroche

Le « mythe » du « grand homme » ou de l’homme providentiel en histoire ou en politique / La figure du « surhomme » chez Nietzsche (cf. Cours Introduction, III.1.1. L’individu, modèle de la communauté)

Plan détaillé

I. Croire qu’un seul individu puisse fondamentalement bouleverser l’ordre social – grâce à ses qualités « extraordinaires », à la force de sa volonté et enfin à ses actions – relève de l’illusion.

1. Tout d’abord parce que nos actions sont en partie déterminées par le groupe auquel nous appartenons. Nous agissons toujours dans un cadre, dans un contexte que nous ne choisissons pas. En cela, nous ne sommes pas tout à fait libres.

ESCHYLE

Dans *L7*, Amphiaraios, le sixième guerrier contre Thèbes, est présenté comme le seul juste parmi les guerriers argiens, et il condamne l’attaque de Polynice contre son propre peuple, mais il doit malgré tout combattre pour sa patrie (p. 160-161).

SPINOZA

L’exemple d’Amphiaraios fait penser à ce que dit Spinoza à propos de la nécessité de l’obéissance au souverain, quand bien même les lois seraient absurdes ou injustes, sous peine de fragiliser l’État en créant de la dissension (Chap. XVI, [8]).

WHARTON

Dans les grandes familles new-yorkaises, les comportements des individus sont véritablement déterminés, au point que la narration les présente souvent comme des automates, dont les valeurs sont profondément ancrées et dont les faits et gestes sont réglés.

2. En outre, l’individu pense et agit toujours en relation avec les autres, au sein d’un « réseau ». Nous ne sommes donc jamais seuls, isolés.

SPINOZA

Spinoza insiste, dans l’ensemble de son œuvre, sur l’idée que nous sommes « pris » dans un réseau. Chaque individu n’est qu’une partie d’un individu plus complexe, *in fine* de l’individu total, c’est-à-

dire la nature ou Dieu (*Deus, sive natura*). C'est donc une illusion de penser que nous sommes seuls, que nous pouvons nous considérer isolément les uns des autres : c'est une erreur de perspective (XVI, 4). Nous vivons ensemble : c'est une loi essentielle de la nature.

WHARTON

C'est précisément cette loi que Newland voudrait oublier. Cf chapitre XXIX, où le personnage indique son désir de rejoindre un lieu coupé du monde, où les mots de « femme » et de « maîtresse » n'existeraient pas, où les individus, donc, ne sera pas désignés suivant les normes sociales. Notons le réalisme que lui oppose Ellen Olenska : ce lieu est utopique, c'est-à-dire qu'il n'existe pas. Nous sommes avec les autres, nous ne pouvons être seuls et vivre selon nos seuls désirs.

ESCHYLE

D'une autre manière et à une autre époque, Eschyle dénonce également la volonté de Danaïdes de rester seules, en refusant obstinément le mariage. « C'est ainsi », déclare pourtant Pélasgos, « qu'on accroît la force des maisons » (p. 62). Eschyle suggère ainsi, à travers la voix des suivantes dans l'*exodos*, l'*hybris* des Danaïdes, qui croient pouvoir vivre comme à l'extérieur du « réseau humain ».

3. Ainsi, même les individus les plus puissants sont, d'une certaine manière, impuissants.

WHARTON

Malgré leurs privilèges, les riches new-yorkais ne sont pas libres, en témoigne la vie étriquée qu'ils mènent sans même en avoir conscience. Newland Archer en prend d'ailleurs conscience, mais cette prise de conscience, pour autant, ne lui permet pas de s'en libérer. Aussi s'amuse-t-il tristement de la naïveté de son ami Ned Winsett lorsque ce dernier lui fait remarquer qu'il est libre parce qu'il est riche et qu'il pourrait notamment entrer en politique (chapitre XIV) : non, Newland n'est pas plus libre que Ned.

ESCHYLE

Dans *LS*, le dilemme auquel est confronté Pélasgos montre qu'il est loin d'être tout à fait libre, contrairement à ce que les Danaïdes tentent de lui faire croire (en lui disant qu'à lui seul, en tant que roi, revient la décision de leur accorder l'asile). Il se présente ainsi en roi soucieux de préserver la paix et la sécurité et de respecter les valeurs qui sont celles de sa communauté (valeurs qui rappellent celles d'Athènes) : respect de l'opinion du peuple et piété, notamment.

SPINOZA

Dans la philosophie politique de Spinoza, même l'action du souverain est limitée. Dans le chapitre XVII, le philosophe montre que le souverain est certes détenteur d'un pouvoir suprême, mais ce pouvoir rencontre néanmoins des limites indépassables parce qu'en réalité, les individus ne peuvent pas renoncer à toute leur puissance d'agir et sont animés par leurs passions plus que par leur raison.

II. Néanmoins, certains individus, surpassant les autres, pourraient avoir une influence décisive sur le « réseau humain » dont ils font partie.

1. Cette influence, le plus souvent, s'explique par la position sociale...

WHARTON

On peut prendre pour exemple les Van der Luyden, qui figurent au sommet de la « pyramide » dans la société new-yorkaise décrite par Edith Wharton (chapitre 6, p. 65-66).

ESCHYLE

Dans les deux pièces d'Eschyle, les rares individualités qui se détachent sont les figures de rois, qui gouvernent les Argiens pour Pélasgos, les Thébains pour Étéocle. Le premier parvient à convaincre son peuple de protéger les Danaïdes ; le second décide de la stratégie à mettre en place face à la menace argienne.

SPINOZA

Dans les chapitres XVI à XX du *TTP*, Spinoza, pour montrer la nécessité d'accorder la liberté de philosopher, s'intéresse au pouvoir politique. Même s'il accorde sa préférence au régime démocratique (ce qui implique que nul individu ne surpasse l'autre), il décrit de manière plus générale

le pouvoir du souverain, que celui-ci soit populaire, aristocratique ou monarchique. Le souverain est celui à qui les individus ont remis leur droit naturel : le pacte établi, qui leur permet la sécurité, les oblige à l'obéissance sans concession.

2. ... mais elle s'explique aussi par des qualités, qui distinguent certains individus des autres : charisme, habileté, maîtrise de soi, pouvoir d'influence, etc.

SPINOZA

Spinoza insiste sur les qualités de dirigeant de Moïse à partir du chapitre XVII, reconnues par les Hébreux qui, après avoir conclu un premier pacte avec Dieu, décident de lui remettre leur pouvoir : Moïse sera ainsi le seul à pouvoir intercéder avec Dieu.

ESCHYLE

Dans *L7*, le prologue présente Étéocle comme un « bon pilote » « au gouvernail de la cité », capable de « saisi[r] pour agir l'occasion la plus prompte ». Plus tard, dans la scène des boucliers, il fera preuve de mesure et de sang-froid, en ne se laissant pas impressionner par les menaces démesurées des adversaires.

WHARTON

Hors du domaine politique, certains individus se démarquent également. C'est le cas de la vieille Catherine Mingott : son charisme, sa sagesse, sa fermeté, mais aussi sa bonté et son originalité en font une femme de poigne dont toutes et tous respectent les avis et les directives.

3. Ainsi, l'action de certains individus est décisive : elle influence, parfois en profondeur, l'ordre social.

WHARTON

Ainsi, Ellen Olenska fait trembler le petit monde de la haute société new-yorkaise, et si son éviction est finalement organisée, c'est bien parce qu'elle le met en péril. Son sacrifice est nécessaire : Newland mènera finalement la vie qu'un homme de son rang doit mener, mais tout se joue à finalement très peu (cf. le « bon timing » de l'annonce de sa grossesse par May !)

SPINOZA

Spinoza, lui, décrit de manière détaillée l'action politique de Moïse, architecte de la théocratie hébraïque, qui continue de s'exercer même au-delà de sa mort. Grâce à ses prédispositions en effet, Moïse a créé un État fort – du moins jusqu'à sa décadence – du fait notamment du patriotisme de ses citoyens, patriotisme nourri par les institutions mises en place.

ESCHYLE

Mais dans *L7*, c'est moins l'action que la faute d'un seul – Laïos – qui aura un impact sur les deux générations suivantes, et sur l'ensemble de la communauté thébaine : la cité de Cadmos sera finalement sauvée, mais ses deux rois meurent.

III. Certes, rares sont ceux qui peuvent véritablement « briser » la loi du réseau humain, mais cela ne veut pas dire que l'individu humain est impuissant.

1. Si individuellement, nous ne pouvons pas modifier la loi du réseau humain, au moins nous agissons sur d'autres individus (à plus petite échelle, donc). Nous agissons les uns sur les autres.

SPINOZA

À la fin de la préface du *TTP*, Spinoza n'en recommande la lecture qu'au « lecteur philosophe » et exclut de ce fait les « non-philosophes ». Il explique ainsi avoir conscience de l'incapacité qui est la sienne de convaincre ceux chez qui sont « enracinés [...] les préjugés » et chez qui dominent les passions. En revanche, le lecteur philosophe, lui, pourra tirer profit des idées « importan[tes] » et « util[es] » (concernant la façon de penser et de régir le réseau humain) émises dans le *TTP*.

WHARTON

Dans un tout autre registre, les deux personnages amoureux du *Temps de l'innocence* n'ont pas le pouvoir de révolutionner la petite société new-yorkaise dans laquelle ils évoluent, mais la narration se consacre

à décrire la révolution intérieure que l'arrivée et la fréquentation de l'étrangère a engendré chez le jeune Newland Archer.

2. Par ailleurs, nos œuvres semblent, chacune à leur manière, souligner l'efficacité de l'association : unis, les individus ont un rôle décisif à jouer dans l'histoire collective qui est la leur.

ESCHYLE

Qu'il s'agisse des Thébains dans *L7* ou des Argiens dans *LS*, les individus ne forment qu'un seul corps lorsqu'il faut défendre la cité en danger. De même, les Danaïdes parlent d'une seule voix et parviennent à convaincre Pélasgos de leur accorder l'asile ; en cela, elles semblent déterminer elles-mêmes leur destin, ainsi que celui de la cité d'Argos, menacée par la riposte des Égyptiades.

WHARTON

C'est également un bloc solide que forme le clan Welland-Archer autour de May, afin de protéger cette dernière, sa famille, mais aussi l'ensemble des valeurs de la communauté new-yorkaise. C'est à l'occasion du dîner d'adieu organisé en l'honneur de la comtesse Olenska que Newland réalise son impuissance face à la puissance de la solidarité des « siens ».

SPINOZA

Et c'est bien ce sur quoi insiste Spinoza dans le *TTP*, notamment dans le chapitre XVI : seul, l'individu est faible, et c'est en acceptant de se soumettre aux lois de la raison qu'il réalise l'« utilité » de l'association (XVI, 6). Les bénéfices du pacte sont incommensurables : charge au souverain de faire en sorte que celui-ci demeure utile (afin qu'il demeure efficace) et aux sujets d'y obéir. Les individus, conscients de ces avantages, ont donc un rôle à jouer ; tous doivent œuvrer pour faire en sorte que le groupe humain dans lequel ils s'inscrivent fonctionne : le souverain doit être raisonnable, les sujets doivent obéir.

3. Et même si nous ne nous sommes pas parfaitement maîtres de nos actions, faut-il pour autant renoncer à jouer un rôle au sein de la société ?

SPINOZA

Spinoza insiste dans le *TTP* sur la distinction entre l'action d'une part, et la pensée et la parole d'autre part. C'est seulement à agir selon son propre décret que les individus renoncent, car si chacun agissait selon son jugement, « la ruine de l'État s'ensuivrait ». Mais la ruine de l'État s'ensuit également si la liberté de philosopher n'est pas accordée. Aussi les individus, à défaut de pouvoir désobéir à une loi qui « contredit la raison » (XX, [7] et [8]), devraient-ils être libres d'exprimer leur désaccord, même si c'est au souverain, ensuite, de décider ou non d'abroger la loi en question. Spinoza suggère ainsi l'influence que les hommes sages peuvent avoir, et peut-être pense-t-il à la possibilité de la sienne lorsqu'à la fin de l'œuvre, il soumet son ouvrage « à l'examen et au jugement des autorités de [s]a patrie ». Le *TTP* a finalement été condamné en 1674 aux Provinces-Unies ; pourtant l'œuvre de Spinoza compte parmi celles qui ont révolutionné nos représentations et influencé en profondeur notre modernité.

WHARTON

Le dernier chapitre du *Temps de l'innocence*, après une ellipse de trente ans, fait voir avec une certaine nostalgie à quel point rien ne résiste au temps : la société évolue, les traditions les plus ancrées tendent à perdre leur sens, les rapports entre les individus se sont ouverts. Ce dernier chapitre ainsi que l'ensemble du roman ne semblent pas dire pour autant la vanité de l'existence des individus. Cf. Ellen qui a su profiter de la « liberté » accordée par sa famille pour construire une vie en Europe, dont les mœurs correspondent mieux à sa personnalité.

ESCHYLE

C'est dans l'œuvre d'Eschyle qu'on pourrait s'attendre à ce que le rôle des individus soit le plus minimisé, puisque ces derniers, selon les croyances grecques, sont bien faibles face aux dieux. Pourtant, le dramaturge invite la communauté rassemblée au théâtre à réfléchir à la place que chacun doit tenir.